

XYZ. La revue de la nouvelle

L'instinct de survie

Philippe Fontaine



Numéro 23, août–automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4072ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine, P. (1990). L'instinct de survie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 55–57.

Du centre-ville d'où nous venons, tous autant que nous sommes, partant vers les banlieues, puis les bidonvilles autour des aéroports, puis la lande enfin que traversent les routes en ligne droite, marchant la nuit, dormant le jour dans des motels déserts, des cafétérias orange et silencieuses, des stations-service délabrées, éventrées, investies par les sauterelles et les lichens, non loin des autoroutes où passent à grande vitesse des camions-citernes, tous autant que nous sommes, de la petite gens, de la racaille, du menu fretin dans la lande interminable, en bandes au départ, puis avec les maladies, les blessures qui s'infectent, l'animosité, les problèmes de personnes, est-ce que je sais, les groupes se sont éclatés et nous ne sommes finalement restés que tous les trois, toi, moi et le bébé, marchant la nuit, dormant le jour dans cette lande où rarement, ça et là, nous trouvons une ruine, pas de ces ruines qui ont vécu, les traces d'une résistance au temps, plutôt des ruines neuves, sans histoire, simplement ces lieux n'ont plus de fonction, à côté du motel la piscine vide où tourbillonne du sable et de la poussière, autour le dallage et le distributeur de boissons fraîches où nous buvons des citronnades chaudes et trop sucrées, le grillage puis la lande et le sable dont il est la première caractéristique, la lande est inculte, de temps à autre tout de même on peut trouver une cabine téléphonique dont l'appareil a été détérioré, ou une cabine de photomaton près d'un ancien arrêt de bus, une grosse femme s'y tenait un sac en plastique sur la tête, bien qu'à voir l'état de l'habacle, les herbes folles, on pouvait supposer qu'aucun bus ne passait plus depuis longtemps, la lande est inculte, s'il te plaît, ne t'endors pas, et parfois on pressent qu'il ne s'agit pas d'une surface plane comme on aurait pu le croire, mais plutôt d'une sphère à l'intérieur de laquelle on serait, que ce qu'on appelle ciel ou lande, haut et bas sont de la même sécheresse, s'y confondent et que si quelque chose pouvait pousser ici-bas, ça pousserait également en haut, dans l'autre sens, c'est pourquoi sans doute si peu de choses se déplacent sur la lande, sauf le vent et ce qu'il charrie, les camions-citernes et ceux qui continuent de marcher malgré les vraisemblances, comme nous sans doute, des villes nous étions partis qui en roulotte, qui à bicyclette ou à pied dans les banlieues,

entrant dans les cabines de photomaton dans les halls de gare où les billets toujours trop chers nous laissent sur les quais venteux où sifflaient les express, puis des banlieues dans les terrains en friche, les décharges publiques en bordure des usines d'épuration des eaux usées et finalement, peut-être parce que peu d'humains y vivent, malgré l'aridité et la désolation la lande semble plus humaine, nous avons été de ceux-là et c'est ici que nous nous sommes arrêtés, je t'en supplie, garde les yeux ouverts, dans cet ancien baraquement de cheminots le long de la voie ferrée désaffectée, nous sommes restés, bien que ce ne soit ni bien ni pire, mais la fatigue se nourrit d'elle-même et des épreuves pour nous épuiser, ici nous nous préservons de la canicule et ici ou ailleurs le vent ramène des papiers gras, des bruits, des odeurs de fumées et de fritures, sans le vent nous aurions sans doute oublié qu'aux périphéries de la lande, il semble qu'on s'en souvienne, certains signes ne trompent pas, il y a des gens dans des lieux, on ne sait pas trop, tant de gens, que derrière les dunes il y a les aéroports et les banlieues, parfois seulement un car s'arrête non loin pour changer l'eau du radiateur ou remplacer un pneu crevé, non loin, en fait je n'en sais rien, avec tout cet espace vide on perd le sentiment des distances, les voyageurs descendent, ils prennent des photos, cherchent du regard une boîte aux lettres, font quelques pas avec les expressions et les gestes de se dégourdir les jambes, parlent des promenades en voiture le dimanche à quinze heures dans la bruine en Picardie, mangent un sandwich au corned-beef dont nous ramassons les reliefs après leur départ, laissant au vent les papiers gras, le vent secoue les tôles ondulées, le bébé pleure, je ne trouve pas le sommeil, je n'ai jamais compris que tu puisses dormir, déjà dans la ville un rien m'empêchait de dormir alors que tu sommeillais ni paisiblement ni tumultueusement mais simplement par nécessité, le bébé pleure, réveille-toi, si tu t'endors tu vas mourir, la nécessité me glisse entre les doigts comme le sable de la lande, ici bien sûr tout est plus difficile mais de la même façon tu dors et je ne dors pas, le bébé pleure, il n'y a pas de fenêtre au baraquement, c'est par les fentes entre deux pans de tôle ou les trous de la rouille que l'on regarde passer ce que le vent chasse, les jeeps qui roulent parfois sur les dunes et dont les occupants observent un long moment le baraquement, ainsi que le reste, ce n'est peut-être pas nous que les occupants des jeeps cherchent, ou plutôt pas nous en particulier, quoique sans doute à leurs yeux nous ayons perdu toute

particularité, mais plutôt quelqu'un de notre espèce, un va-nu-pieds, un déserteur, mais si ce n'est pas nous qu'ils cherchent nous nous cachons du mieux qu'il nous est possible, retenant notre souffle et pleurant pour que le bébé ne pleure pas, alors ils continuent leur route et le bruit du moteur est bientôt noyé dans le bruit du vent et celui des grains de sable fouettant la tôle, comme le sable que charrie le vent et la distance nous empêchent progressivement de les voir, c'est drôle n'est-ce pas comment les maîtres prenant davantage et davantage d'importance nous sommes devenus de plus en plus humbles et petits à ce point qu'ils ne nous voient plus, pourtant il semble bien que nous soyons encore là, toi, moi et le bébé qui pleure encore, s'il ne cesse pas il va s'épuiser, et déjà tu n'as plus de lait à lui donner, parfois encore ce sont des avions de chasse qui passent sur la lande, le bruit s'éloigne, tourne, pourtant à l'instant où le bruit de leurs moteurs a tout écrasé, on a pu oublier que le bébé pleure, le bébé pleure, le vent secoue la tôle, encore plus fort, il siffle aussi sur le fil de la tôle, le bébé a cessé de pleurer, sait-on s'il dort ou s'il s'est évanoui d'épuisement, j'entends des insectes ramper sur le sol du baraquement, le griffement de leurs pattes sur le sol, je t'en prie, fais un effort, je n'arrive pas à les voir, depuis combien de temps sommes-nous dans cette cabane à ne plus rien attendre du tout, dès que l'on cesse d'attendre on oublie de compter les mesures du temps, j'ai l'impression que ça fait longtemps, mais d'un autre côté il me semble que nous ne pourrions pas tenir longtemps dans ces conditions, d'une certaine façon j'ai le sentiment que normalement nous devrions déjà être morts, mais peut-être est-ce une idée fausse, vois comme c'est drôle, nous qui avions tellement peur de mourir du jour au lendemain, comme ça, bêtement, comme un chat écrasé, nous survivrons mon amour, aux humiliations, aux famines, à la douleur, au désespoir, nous survivrons à tout et à tous, continue de dormir, pas même par résistance ni par détermination, pas même pour le principe, nous survivrons parce que notre capacité d'endurance et de résignation, notre capacité à l'échec aussi nous dépassent et nous réduisent, nous survivrons sans la force de nous battre ni celle de fuir, sans orgueil, sans lâcheté, sans les supplications, tout nous passera dessus sans nous achever et nous resterons là, immobiles, meurtris, des ornières à douleur, plus profondes à chaque épreuve, plus à même de contenir davantage de douleur, nous survivrons mon amour, quel dommage